L'Iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LES CAPRIDÉS :

LE BOUC.

Encore que le Bouc ait largement figuré sur la liste des victimes dans presque tous les cultes à sacrifices sanglants, son symbolisme dans l'art et la littérature mystiques du Christianisme est entièrement de source biblique.

I. — LE BOUC, EMBLÈME DU SAUVEUR MIS À MORT.

En maints endroits des Livres du *Pentateuque*, Moïse ordonne l'immolation du Bouc : le seul chapitre des *Nombres* qui codifie la liturgie de la Fête des Trompettes, de la Fête des Expiations et de celle des Tabernacles prescrit, par dix fois différentes, la mise à mort de boucs devant Yahweh[1] ; et cela, non point en hommage d'adoration ou en offrande de sollicitation, mais pour le rachat des péchés. Ce caractère expiatoire nettement précisé pour chacune de ces mises à mort du bouc rituel l'a fait tout naturellement regarder comme une figure prophétique du Rédempteur du Monde qui devait être mis à mort, lui aussi, pour l'expiation de nos fautes et le rachat de nos âmes.

Le Bouc émissaire. — C'est surtout sous les figures du bouc émissaire et de son compagnon que le Bouc est entré dans l'emblématique personnelle de Jésus-Christ.

Relisons les principales prescriptions imposées à leur sujet par Moïse au Grand-Prêtre d'Israël.

Après l'immolation d'un jeune taureau, le Grand-Prêtre prendra deux boucs, dit Moïse, l'un pour Yahweh, le Seigneur, l'autre pour Azazel, dont le nom signifie « le prince des démons qu'on écarte de soi », Satan, « puis il placera les deux boucs devant Yahweh à l'entrée de la tente de réunion. Aaron jettera le sort sur les deux boucs, un sort pour Yahweh, un sort pour Azazel. Aaron fera approcher le bouc sur lequel sera tombé le sort pour Azazel, il le placera vivant devant Yahweh afin de faire l'expiation sur lui et de le lâcher dans le désert pour Azazel.

« ...Il égorgera le bouc du sacrifice pour le péché qui est pour le peuple, et il en portera le sang au-delà du voile et, faisant de ce sang, comme il a fait du sang du taureau, il en fera l'aspersion une fois sur le propitiatoire et sept fois devant le propiatoire... Qu'il n'y ait personne dans la tente lorsqu'il entrera pour faire l'expiation dans le sanctuaire, jusqu'à ce qu'il en sorte. Il fera l'expiation pour lui, pour sa maison et pour toute l'assemblée d'Israël. Il ira en sortant vers l'autel qui est devant Yahweh, et fera l'expiation pour l'autel, ayant pris du sang du taureau et du sang du bouc, il en mettra sur les cornes de l'autel tout autour. Il fera sur l'autel, avec son doigt, sept fois aspersion du sang ; il le purifiera et le sanctifiera des souillures des enfants d'Israël.

« ...Lorsqu'il aura achevé... il présentera le bouc vivant. Ayant posé ses deux mains sur la tête du bouc vivant, Aaron confessera sur lui toutes les iniquités des enfants d'Israël et toutes leurs transgressions selon qu'ils ont péché ; il les mettra sur la tête du bouc et l'enverra ensuite au désert

[1] Livre des Nombres, chap. XXIX.

par un homme tout prêt. Le bouc emportera sur lui toutes leurs iniquités dans une terre inhabitée et l'homme lâchera le bouc dans le désert[1]... ».

Les commentateurs et les exégètes de tous les temps ont vu dans les premiers de ces deux animaux l'emblème du Christ immolé à Dieu son père comme rançon du monde, et, dans le second, l'emblème de ce même Rédempteur devenu une sorte de vase universel d'iniquité emportant vers le désert, la solitude de son tombeau, ou selon une autre interprétation, vers le ciel où Dieu se cache, la somme épouvantable des fautes humaines. Théodoret, Brunon d'Asti, Thomas d'Aquin et beaucoup d'autres auteurs anciens donnent de ce passage du *Lévitique* des interprétations mystiques qui s'accordent en substance avec celle que je viens d'exposer[2].

Depuis les débuts du Christianisme, l'épisode du Bouc émissaire sur qui s'accumulait, pour le bien du peuple, toutes iniquités et toutes malédictions a frappé l'imagination populaire, et nous retrouvons son souvenir dans les coutumes domestiques de nos campagnes françaises. Les paysans de nos provinces de l'Ouest et sans doute ceux d'ailleurs, placent souvent un bouc dans leurs étables et dans leurs écuries parce que, disent-ils, les miasmes pernicieux et les germes des maladies épizootiques se rassemblent sur eux — qui n'en souffrent aucun dommage — et n'atteignent pas ainsi le gros bétail. J'ai constaté, quand, à plusieurs reprises, le cheptel vendéen a été plus que décimé par la fièvre aphteuse, que la présence du bouc dans les étables n'empêchait nullement les bovidés de mourir. Néanmoins, l'épidémie passée, le paysan remplaçait, simplement son bouc par un autre, en prétendant que le premier était dégénéré.

II — LE BOUC, CHEF DE TROUPEAU.

Comme le Taureau, comme le Bélier en tête de leur troupeau, comme le Cerf devant sa harde de biches, le Bouc est Père et Chef en son troupeau.

Il est Chef ; et dans les rites du culte mosaïque il était la victime spécialement choisie pour l'expiation des péchés des chefs : « Si un chef a péché... il amènera pour son offrande, un bouc sans défaut ; il posera sa main sur la tête du bouc et il l'égorgera dans le lieu où l'on immole les holocaustes devant Yahweh : c'est un sacrifice pour le péché[3] ».

Et, néanmoins, jamais l'iconographie chrétienne n'a voulu admettre le Bouc, au même titre que le Taureau, le Bélier et le Cerf pour symboliser la maîtrise du Christ dans l'Église, son troupeau, et surtout sa féconde et mystérieuse paternité. C'est que l'ardente lascivité du bouc a été dans les paganismes d'avant nous, et depuis, comme l'emblème des pires appétits de luxure, et que l'iconographie pornographique des Anciens a prêté les formes de son corps à la composition corporelle d'êtres fabuleux et dissolus, les faunes, les satyres, les Pan, les chèvrepieds de tous poils[4]. Et cette odieuse fonction a ouvert tout grand au Bouc les plus abjects domaines de l'iconographie infernale.

III. —LE BOUC, EMBLÈME DU CHRÉTIEN.

Le Bouc n'est point frappé dès sa naissance du discrédit qui, plus tard, le fera tomber parmi les animaux méprisés des hommes.

Il est à remarquer que, dans ceux des rites païens qui nous sont connus, c'est le chevreau et non la chevrette qui figura le myste avide de la doctrine mystérieuse[5] et qui fut la jeune offrande appelée

---

[1] *Lévitique*, 7-11, 15-23.
[2] Cf. Théodoret, *In Levitic* ; Saint Thomas d'Aquin, *Bibl. Comment*. - Quest. XXII, etc.
[3] *Lévitique*, IV, 22.
[4] Cf. entre autres : Diodore de Sicile, I, 88 ; Théocrite, *Idyll.* IV, 52, etc.
[5] J. Carcopino, *La Basilique pythagoricienne de la Porte-Majeure*, p. 311.

à verser, sous le couteau du prêtre, un sang virginal. Il en fut de même dans les prescriptions liturgiques de Moïse, qui accordent au sang du chevreau toute la valeur du sang de l'Agneau pascal.

Dans le précepte liturgique de Moïse, comme l'Agneau de la Pâque[1], le Bouc pascal ne doit avoir qu'un an. Après cet âge, les désirs charnels l'envahissent ; il les accueille et les sert, avec toute son impétuosité... Mais, alors, une odeur infecte se forme en lui et s'en émane ; il devient la bête nauséabonde et répugnante dont on s'éloigne avec empressement. De même, dirent les maîtres de la mystique, tant que le chrétien garde son cœur jeune et pur, tant qu'il résiste, dans la mesure imposée par son état, aux instincts inférieurs, il demeure moralement beau ; et, chez les saints notamment, cette beauté intérieure transparaît souvent jusqu'à impressionner les moins prévenus, le visage n'est-il pas le serviteur et le miroir de l'âme ? C'est alors qu'interviennent les anciennes et heureuses formules qui parlent des « arômes du bien », du « parfum des vertus », et de ces suavités tout idéales qui composent la « bonne odeur de Jésus-Christ », dont ses saints sont comme enveloppés.

Mais que l'être humain s'abandonne aux vices dégradants, sa dépravation, sa corruption intérieure, transpirent au dehors et se dénoncent toujours en quelque manière ; alors, selon, l'énergique et très exacte expression populaire, il « sent le vice » ; le vice qui conduit à l'éternelle perdition.

Aussi bien l'Évangile nous montre-t-il le Bouc comme l'emblème du maudit, du réprouvé. Plusieurs siècles plus tôt Ézéchiel, déjà, avait écrit : « Ainsi parle Yahweh : Voici que je vais porter mon jugement entre brebis et brebis, entre lés béliers et les boucs[2] ». Mais Jésus a été plus expressif encore : « Lorsque le Fils de l'homme viendra dans la majesté de sa gloire, accompagné de tous ses anges, il s'assiéra sur son trône glorieux. Et toutes les nations étant assemblées devant lui il séparera les uns d'avec les autres comme le pasteur sépare les brebis d'avec les boucs. Et il mettra les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche ». Puis, après avoir félicité les justes « il se retournera vers ceux qui seront à sa gauche, et leur dira : Retirez-vous de moi, maudits ; allez au feu que j'ai préparé pour le diable et les siens[3] ».

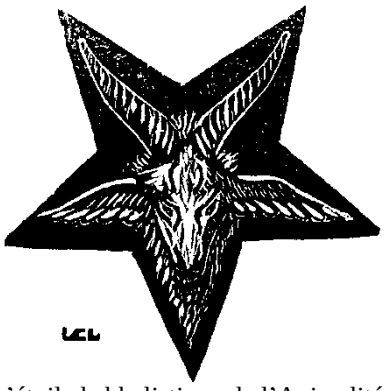
En parlant du symbolisme du Bélier[4], j'ai déjà cité le beau sarcophage romain sur lequel une sculpture nous montre le Christ-juge, assis sur un trône, qui accueille à sa droite une file de Béliers emblématiques, et repousse de la main gauche un cortège de Boucs dont le premier recule sous le geste de réprobation qui le maudit[5]. Avec des personnages ou des animaux emblématiques, nous trouvons cette scène à toute époque sous la main des artistes chrétiens.

IV. —LE BOUC, EMBLÈME DE SATAN.

Le Bouc est, si l'on peut dire, l'emblème consacré du roi des Enfers. Toute la démonographie médiévale ne nous dépeint guère Satan autrement que sous l'apparence d'un bouc, et si l'on en croit les démonologues, c'est sous cette forme que le diable présidait aux turpitudes des sabbats où il recevait des hommages immondes en des scènes dépourvues d'élégance[6].

---

[1] *Exode*, XII, 5.
[2] Ézéchiel, *Prophétie*, XXXIV, 17.
[3] Saint Matthieu, *Évangile*, XXV, 31, 34 et 41.
[4] *Regnabit*, oct. 1927, p. 159.
[5] Cf. *Dict. d'Archéologie Chrétienne*, t. II, vol. I, fig. 1469.
[6] Cf. de Lancre, *Inconstance des mauvais Anges*, p. 143 ; F. Delacroix, *Les Procès de sorcellerie au XVIIe siècle*, p. 217 ; Voir aussi, *Archives Départementales de la Haute-Saône* (Procès d'Adrien Perrin, 1616), sér. B, n° 5049, etc.



L'étoile kabbalistique de l'Animalité.

Dans les groupes hermétiques de ce Moyen-Âge, qui, le plus souvent, se sont tenus en parfaite harmonie avec les plus saines conceptions de la mystique chrétienne, le Bouc fut aussi l'emblème de Satan, comme il le fut en même temps de l'*Animalité*. C'est à ce titre que sa tête ornait déjà l'étoile à cinq branches dont la pointe s'abaisse vers la terre[1], « l'Étoile noire déchue », qui est l'antithèse de l'Étoile pentagrammatique de la *Spiritualité*, dont la pointe regarde le ciel, et dont je parlerai plus tard.

V. — LA CHÈVRE ET LE BOUC DANS L'HÉRALDISME.

Les Capridés sont assez rarement figurés sur le beau monnayage antique ; on les y voit cependant quelquefois, notamment sur les superbes bronzes d'Eubiogis de Galatie ; comme on les trouve aussi sur quelques monnaies gauloises du Nord[2] ; peut-être n'expriment-ils là qu'une idée d'indépendante liberté ?

Le capridé des monnaies d'Eubiogis de Galatie.
D'après A. de Barthélemy, *Album Numism. anc. pl. 7, n° 249.*

Je ne connais aucun exemple de la Chèvre ou du Bouc représentés dans le Blason nobiliaire comme hiéroglyphe certain de N.-S. Jésus-Christ ; ces animaux ont dans la « noble science » plutôt mauvaise réputation :

En son grand ouvrage, publié en 1699, l'héraldiste Vulson de la Colombière en parle naïvement ainsi : « La Chèvre, dit-il, ronge avec des dents venimeuses les bourgeons des meilleurs arbres ruinant la campagne d'où vient que les Athéniens la bannissoient de leur territoire, et même aujourd'hui elles sont défendues en plusieurs provinces de France ». « La Chèvre, ajoute-t-il textuellement, dénote la... (Femme de mauvaise vie) car tout de mesme que sa morsure est pestilentielle aux bourgeons, ainsi les baisers et les paroles de la courtisane causent beaucoup de dommages et de malheurs aux hommes ; et comme la Chèvre cherche à manger les bourgeons et nouvelles feuilles, tout de mesme la femme débauchée tasche à corrompre et attirer en ses filets les

[1] Cf. Osw. Wirth, *Le Livre du Compagnon*, p. 40.
[2] Cf. A. de Barthélemy, *Nouv. Manuel de Numismatique ancienne*, p. 103 ; et *Album*, pl. II, n° 366.

jeunes gens comme estant plus faciles à décevoir pour le peu d'expérience qu'ils ont. Quand au Bouc, il dénote toute sorte de luxure et de méchanceté, les peintres le contrefont toujours avec des cornes ; ne pouvant au reste imaginer quelle raison ont eu ceux qui ont pris ces animaux pour leurs Armes, sinon qu'ils voulussent donner à entendre qu'ils avoient dompté leurs passions, ou bien qu'ils avoient défait quelque ennemi méchant, et taché des mêmes vices que le Bouc et la Chèvre[1] ».

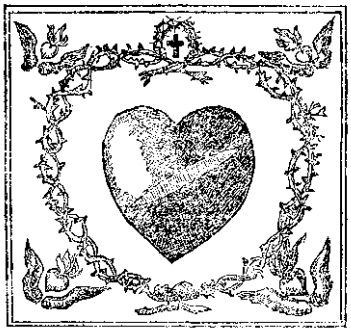
Il se peut bien aussi que les Capridés qui affectionnent les hauts sommets, signifièrent parfois, surtout l'héraldique des régions montagneuses tout autre chose que des idées sensuelles : Il apparaît comme certain qu'au temps de saint Bernard et de Saint-Louis — le cycle de l'idée pure — des Capridés ont du figurer sur des sceaux ou des blasons d'héraldique mystique, les aspirations d'âmes éprises de l'atmosphère des hauteurs spirituelles, où l'on regarde vers Dieu de moins loin que du fond des marécages.

⁂

Et voilà, une fois de plus, quelles substantielles et fortes leçons se cachent dans les figures animales, vues sous leurs bons ou leurs mauvais aspects. On voit que les idéogrammes de l'ancienne emblématique chrétienne sont autre chose que des rébus pour les rêveurs oisifs.

Loudun (Vienne).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.



[1] Vulson de la Colombière, *La Science héroïque*, p. 299.